

Questions de temps

TraficART, *Les formes du temps*, Saguenay, 26 août au 30 octobre 2010

Guy Sioui Durand

Number 109, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sioui Durand, G. (2011). Review of [Questions de temps / TraficART, *Les formes du temps*, Saguenay, 26 août au 30 octobre 2010]. *Inter*, (109), 80–83.

Questions de temps

PAR GUY SIOUI DURAND

Je rêve de gagner du temps !

Alors, si vous en avez à revendre...

Claudine Cotton¹

On ne compte plus les maximes, ritournelles, titres et autres qui expriment notre conscience du temps. La littérature francophone a valeur de refuge dans *À la recherche du temps perdu*. La philosophie soupèse *L'être et le temps*. La science mesure une direction inexorable du temps dans l'infiniment grand comme expansion de l'univers, rappelle sa relativité ou bien sa possible abolition à l'échelle quantique de l'infiniment petit. D'autres cultures, telles les visions autochtones, énoncent plutôt sa circularité. C'est dire.

Mais qu'en est-il de la forme ?

Récemment, au sortir du *British Art Show 7* de Londres², jamais je ne me suis senti si près de Chicoutimi. Un dispositif vidéographique de l'artiste Christian Marclay, *The Clock*, y rapièce des milliers d'extraits de films où figure chaque fois une horloge signalant, en une boucle de 24 heures, un moment de la journée. Cette œuvre me ramenait *illico* au concept du temps dans l'art. En effet, à la fin de l'été et au début de l'automne 2010, la commissaire Nicole Gingras a investi de propositions artistiques cinq lieux de Ville de Saguenay avec l'explicite attitude d'en montrer « Les formes du temps » pour la biennale *TraficART* de Séquence³.

En dialogue avec certaines idées du critique d'art Georges Didi-Huberman, Gingras a mis en exposition des espaces et du temps pour penser le lieu de la création⁴. Loin d'y explorer le temps comme matériau exprimé en œuvres, une belle suggestion de perception esthétique pour le public s'y trouvait : « C'est en prenant son temps que l'on regarde vraiment. » Retraduit dans les arts visuels, *Les formes du temps* furent aussi celles d'expériences d'échelles dans l'espace : « *Les formes du temps* porte sur les questions d'échelle en relation avec l'espace et le temps et aborde la notion de mesure et de démesure dans la création artistique. [...] L'esquisse, la maquette, la miniature, l'œuvre discrète ou presque invisible, côtoient l'œuvre monumentale, les structures ou les formes impressionnantes. *Les formes du temps* repose donc sur des questions liées à la perception d'espaces singuliers et de temporalités relatives [...]. Il s'agit [...] de déplacer la compréhension du spectaculaire dans l'art vers une question d'expérience d'abord intime et personnelle puis, [sic] publique. Il s'agit autant d'habiter que de mesurer : habiter l'espace, mesurer le temps, habiter le temps, mesurer l'espace. [...] L'expérience de l'instant ou celle de la durée vécue à travers des actions spontanées ou répétées permet [aussi] de saisir la complexité de ce qui nous relie au temps. Faire l'expérience du temps expose la fragilité de notre existence, les limites de notre corps et de notre attention »⁵.

Pour que le temps prenne « formes visibles », quatre stratagèmes seront mis à contribution : 1) plusieurs interventions comme art vivant



Karen Trask, *Cette nuit, défaire.*

En temps réel

Le temps qu'on a est très précieux, et passer des heures à tricoter pour quelqu'un, ça a une valeur immense

Céline Barbeau, le Néo-Club des fermières

en temps réel dont un vernissage-déambulation d'un site à l'autre, des concerts, de la danse, des performances et un rassemblement manœuvrier ; 2) des dispositifs mnémoniques du passage du temps dans la mesure où *le temps fait passer* les choses et les êtres ; 3) des œuvres d'animation multimédias en prise avec *la vitesse temporelle* (en accéléré ou au ralenti) ; 4) **des sculptures et installations** révélant des oppositions d'échelles nouant l'inextricable liaison entre *le temps et l'espace*.

Au fil de ces trames, et parmi la masse critique des œuvres, de fort belles mises en espace des expositions, notamment la transformation réussie du Hangar au Vieux-Port en cimaises muséales⁶, et de pertinentes cohabitations des œuvres sélectionnées en résultèrent. Certaines propositions m'ont paru des *temps forts* de cette manifestation de grand calibre, valant la peine que l'on s'y attarde.

« Passé, présent, futur », voilà la triade clichée qui rend usuellement compte de l'appréhension commune que nous faisons du temps. Plusieurs observateurs de notre époque y dénotent la prépondérance du présent, de la valorisation de l'instantanéité, de l'immédiat comme standards culturels et artistiques. Ainsi en est-il de l'usage de la notion d'art actuel, laquelle s'ajoute à celle d'art contemporain tout en la bousculant. Elle est porteuse d'une double signification : premièrement elles **désignent ces dispositifs performatifs et installatifs** comme œuvres « en actes » ou comme « expériences » relationnelles, interactives ou immersives *en temps réel* ; deuxièmement elle confirme l'éphémérité de cet art « ici et maintenant ».

Pour *Les formes du temps*, ce premier stratum d'art vivant au présent et en actes de la biennale s'exprima d'abord par une durée sur six semaines de l'événement, et ce, afin de « donner le

goût aux gens de revenir voir les œuvres». L'ouverture sous la forme d'un festif vernissage progressif, se déplaçant successivement dans les divers lieux d'exposition, s'y greffa. Enfin, la programmation de certaines œuvres évolutives ou interactives, de performances, de danse (*La sœur de Salomé* de Rober Racine dansée par Louise Bédard), d'une intervention prévue à l'extérieur mais, mauvais temps oblige, exécutée à la salle Michael-Snow (*Arthur et les ouvriers* de Vida Simon et Christian Richer) ainsi qu'un inusité rassemblement des MD complétaient cette trame⁷. À cet égard, l'intense *installaction Cette nuit, défaire* activée sur place par Karen Trask au Hangar et l'originale inversion des temporalités de la *Convocation des MD* par Jean-Jules Soucy à la Bibliothèque méritent quelques instants.

Cette nuit, défaire

Cette nuit, défaire est une installaction – installation dans laquelle l'artiste agit, intervient, performe – qui est longtemps demeurée dans ma pensée. De l'élégance du dispositif de déroulement de l'écoute tout comme celui du tressage dans l'espace, c'est la convocation de plusieurs formes de temporalités issues du mythe, de la littérature, de la ruralité, du cinéma, mais surtout de l'accompagnement à échelle humaine d'une amitié qui fait de *Cette nuit, défaire* une grande œuvre d'art vivant, un instantané – au sens d'incarner l'essentiel ici et maintenant mais sans pouvoir l'éterniser – remarquable.

À droite dans le Hangar, inondé par la lumière d'octobre entrant par les grandes fenêtres, Karen Trask tissait des bandes audio, assise sur une chaise. Un long ruban sur lequel était gravée la voix d'une amie lectrice, totalisant 15 heures, y formait un monticule auprès duquel l'artiste avait posé une chaise. Derrière elle, on trouvait des boîtes de carton empilées, contenant les bobines de ruban magnétique sur lesquelles était enregistrée la voix lisant *Ulysse* de James Joyce. À l'aide

du magnétoscope modifié par une tête de lecture pour bande audio, Trask (ou une performeuse en substitution) allait filer et tisser cette bande audio du texte enregistré, exposant lecture et écoute échelonnées sur plusieurs semaines. La performeuse contrôlait la vitesse à laquelle la tête de lecture décodait l'enregistrement. La portion de bande déjà entendue était ensuite insérée tout près dans un treillis suggérant la forme d'une corde en suspension.

Filant et tissant en temps réel, l'artiste et ses collaboratrices ont ainsi convoqué dans l'espace plusieurs déclinaisons temporelles, allant du temps mythique au temps de l'amitié, en passant par le temps mécanique : a) celui du temps mythologique intemporel comme relecture du mythe de Pénélope, héroïne de *L'Odyssée*, qui avait trouvé comme stratagème, pour gagner du temps, de tisser le jour une toile qu'elle défaisait la nuit, attendant le retour d'Ulysse ; b) celui du projet littéraire de saisir toutes les facettes du monde d'une journée écoulée avec l'enregistrement du roman *Ulysse* de James Joyce ; c) celui du temps cyclique lent et répétitif des travaux d'une enfance vécue à la ferme ; d) celui, surtout, de l'écoute et de l'accompagnement du temps de vie qui s'étiole et que la lecture à haute voix des romans, par une amie gravement malade, humanisait.

Convocation des MD

*N'allant pas jusqu'à réclamer mon Dû
Je m'emploie à récupérer mon Champ*

Jean-Jules Soucy

La Bibliothèque de Chicoutimi a accueilli l'invitation manœuvrière de l'artiste plus grand que La Baie des Ha Ha, son havre, nul autre que Jean-Jules Soucy. Sa *Convocation des MD* entendait inverser bien des temporalités de l'histoire de l'art par la formation d'une communauté d'intérêt unique : l'artiste a convié toute personne ayant les initiales M. D. dans tout le Québec à venir le rencontrer

pour une séance photo à la Bibliothèque afin de créer une grande murale photographique. Le dimanche 26 septembre, en une grande fête participative, Soucy a expliqué le principe d'étape de cette *Convocation des MD* dans sa plus vaste manœuvre, devant s'échelonner jusqu'en 2018, soit l'année du 50^e anniversaire de la mort de son mentor Marcel Duchamp (MD).

On sait que l'œuvre entière de Soucy poursuit une conversation imaginaire avec les concepts et l'humour de Duchamp. À la fin de l'automne 2010 et au début de l'hiver 2011, Jean-Jules Soucy (JJS) s'est amené avec son « bagage de MD locaux » au Musée d'art moderne de Philadelphie afin d'y inverser le cours de l'histoire de l'art : recréant là un entretien qu'avait déjà eu Duchamp avec le directeur du musée Guggenheim de New York dans les années cinquante, un certain James-Johnson Sweeny (JJS), ayant les mêmes initiales que lui... comme quoi l'art au présent peut recycler le passé en futur !

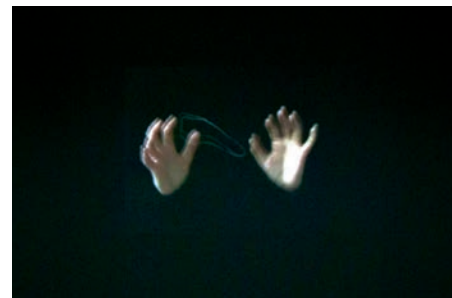
Ce temps qui fait passer...

Le temps ne passe pas. Il *fait passer* les êtres et les faits de la vie. Il érode les choses. Le temps perdure, s'écoule. Les humains que nous sommes y opposent des mécanismes de mémoire collective (bibliothèques, archivages, monuments, etc.). De plus, nos souvenirs personnels se réorganisent en histoires de vie au fil du temps. Ces « marqueurs » temporels se scindent donc en une Histoire avec de petites histoires fragmentées, multiples.

Pour *Les formes du temps*, les œuvres d'Edith Dekyndt (XY 02), de Terry Fox (*Children's Tapes*), de Mathieu Latulippe (*Entre empathie et antipathie, gamme complète*) ou de Noémie Payant-Hébert (*Génocides*) reflètent des morceaux de cette trame. Toutefois, *Vexations pour piano* de Rober Racine comme histoire de l'art reconstituée et *Vidéocartographies : Aïda, Palestine* de Till Roeskens comme histoire géopolitique remémorée par ses acteurs se firent des incontournables, des piliers de la manifestation.



Jean-Jules Soucy, *Convocation des MD*. Photo : Séquence.



Edith Dekyndt, XY 02.



Till Roeskens, *Vidéocartographies : Aïda, Palestine*.

La boîte à épingles des *Vexations pour piano*

Au Québec comme ailleurs, l'histoire de l'art se renouvelle par des revisites. L'agencement d'une grande partie de la salle centrale chez Séquence afin de reconstituer l'aura d'époque d'une performance de Rober Racine des années 1978-79 sera plus qu'heureuse. Autour de la captation vidéo, sur un téléviseur d'époque, de l'interprétation par Rober Racine des *Vexations pour piano* d'Érik Satie – soit 840 fois la même partition, selon les instructions du compositeur – d'une durée de 14 h 8 min devant public à Véhicule Art, l'un des premiers centres d'artistes québécois, une « boîte à épingles » dont la surface supérieure était percée de 840 petites aiguilles s'avérait le système conçu par l'artiste pour s'assurer d'un calcul infallible permettant l'exécution des répétitions. Sur tout un mur, une partie des partitions numérotées se donnaient également à lire.

À une époque où les musées de partout dans le monde s'ingénient à des solutions pour « conserver », souvent en demandant aux performeurs des premières générations de recréer leurs actions performatives – *reenactment* –, la commissaire offrait ici au présent un passé précieux, méconnu, sinon comme rumeur, par plusieurs adeptes de l'art action et de l'art audio. Fameux !

Bethléem raconter leurs enfermements personnel et familial, fascine. Ces géographies subjectives dessinées créent une puissante œuvre d'art politique fusionnant les échelles macro (l'envahissement militaire) et micropolitiques (les souvenirs personnels des victimes) du temps vécu et des espaces reclus. Autre coup de cœur !

La vitesse du temps

Pour l'astrologue, c'est une question de luminosité. Pour la plupart d'entre nous, la conscience du mouvement oscille entre lenteur et accélération. Le temps aurait des formes instables comme mouvement : **le renouvellement constant dans l'infiniment grand** (les images satellite de la constellation du cosmos en expansion) ou bien l'immobilisme à l'échelle de l'infiniment petit (l'univers perçu comme des cordes, une « harpe » quantique).

À Saguenay, certaines machinations animées ou électroniques s'approchèrent de la vitesse comme expressivité des formes du temps. Dans la grande salle d'Espace Virtuel, *Domestic Noises* et *Bop Up* de Doris Kuwert, deux installations cinétiques et sonores mettant en branle clous, aiguilles, trombones et styromousse dans des mouvements **imprévus et instables lorsqu'intégrés à des aimants les actionnant ou à l'électricité statique des particules**, valaient le détour.

Jean qui a réécrit pendant huit ans la Bible entre les lignes du volume.

Espace-temps

Le temps a ses volumes, ses architectures, ses échelles. En cela sa perception est indissociable de l'art. Investissant plusieurs lieux, la commissaire y jouxtera souvent côte à côte dans les mêmes salles des projets axés sur le minuscule à d'autres plus grands que nature. Quatre propositions aux échelles spatiotemporelles diverses habitaient le Hangar : *Present Perfect*, *Sleeping Giant*, *Faire son trou* et *Les pentacles imbriqués*.

Present Perfect et *Sleeping Giant*

Il en était ainsi de ce clou haut planté dans un grand mur sur la tête duquel était inscrit « *Present Perfect* » d'Edith Dekyndt, cohabitant avec le cubicule où était présenté la vidéo d'un Daniel Olson saoul et endormi. La caméra sur sa poitrine donnait à voir et à entendre sa grosse tête de *Sleeping Giant* !

Faire son trou

L'ampleur spatiale et le caractère immersif de *Faire son trou*, une grande sculpture de l'architecte Jacques Bilodeau faite de feutres mobiles et malléables suspendus par des poulies au plafond du Hangar et dans laquelle on pouvait s'engouffrer, marquèrent au sceau du spectaculaire l'exposition. Non seulement exemplaire de l'actuelle tendance à vivre « l'art comme expérience », *Faire son trou*, en quelque sorte, établissait un pont temporel entre deux époques : des happenings et environnements axés sur la participation des années soixante et soixante-dix aux dispositifs multimédias interactifs ou relationnels d'aujourd'hui. De façon plus significative encore, cette sculpture se fit le rappel de l'omniprésence de l'habitat, de l'abri, des vêtements et des couvertures comme autant d'ajustements construits entre l'espace selon le temps changeant (ici la manipulation de la sculpture au gré des visites). Les architectures comme « formes dans le temps » sont des éléments souvent négligés dans les expositions d'arts visuels.

Les pentacles imbriqués

Finalement, l'œuvre ouverte, svelte, sonore, en flottement presque, des *Pentacles imbriqués*, sculpture cinétique de Jean-Pierre Gauthier, prolongeait, sans l'arrêter, toute imagination à saisir *Les formes du temps*. Entre géométrie instable et horaire déjanté, cette machine dansante à l'aspect visuel très épuré se faisait dessin d'ombres fuyantes au sol.

Le temps qui s'écrit

TraficART à Saguenay aura été moins l'hôte de simples expositions que le pari réussi d'inventer une myriade de variantes sur les formes du temps en conviant 25 artistes locaux et internationaux (France, Allemagne, Belgique). La cinquième édition de la biennale s'est aussi voulue « la plus



Rober Racine

Vidéocartographies : Aïda, Palestine

L'Histoire politique avec un grand H, objective, celle qui compile et relate les affaires d'État et les luttes de pouvoir, les conflits armés et les conquêtes, a une contrepartie. Cette dernière est composée de multiples subjectivités, d'histoires avec un petit h. *Vidéocartographies : Aïda, Palestine* de l'artiste allemand mais vivant en France Till Roeskens, m'a rivé là, un long moment, dans le cube aménagé au Hangar.

La « temporalité » formelle de cette vidéo, faite de dessins en train de se faire à mesure que l'on écoute des habitants du camp palestinien Aïda à

Au Hangar, il y avait aussi cette série de patientes et brèves animations de dessins (900 dessins montés pour une minute de film). *I Need an Escape Plan* de Julie Doucet et Anne-Françoise Jacques titrait l'œuvre.

Chez Séquence, une petite sculpture-machine, *Every Icon* de John F. Simon Jr, rendait pour sa part visible le calcul en temps réel du développement d'une image tendant vers l'infini et selon une échelle accélérée (au rythme de 100 icônes par seconde avec une durée exponentielle de 5,85 billions d'années pour se compléter). À l'opposé, se trouvait exposée la patience d'un Daniel

importante des activités [de Séquence] d'initiation des publics aux pratiques artistiques contemporaines et actuelles »⁸. J'ajouterais qu'il s'est peut-être agi de l'événement le plus important dans la région saguenéenne depuis *Excès de vitrines* (2004), *Art et écologie : 1 temps - 6 lieux* sous l'égide de l'Atelier Insertion (1983) et le fameux *Symposium international de sculpture environnementale* de 1980.

Mon regard critique de sociologue sillonne les territorialités de l'art. Au Québec, que ce soit *Les formes du temps* à Saguenay, les *Rencontres internationales de la photographie* en Gaspésie, la *Rencontre internationale d'art performance* (RIAP) à Québec ou le 12^e *État d'urgence* de l'Action Terroriste Socialement Acceptable (ATSA) à Montréal, la vitalité de la monstration de l'art en cours incite à circuler dans ces réseautages et à y réfléchir. ◀



Jacques Bilodeau, *Faire son trou*.

NOTES

- 1 En novembre 2006, j'ai pu observer, avec mes amis artistes Sonia Robertson, Pierre Bourgault et Mario Duchesneau aussi sur place, dans un petit kiosque ouvert parmi les tentes sur le site de l'*État d'urgence* de l'Action Terroriste Socialement Acceptable, place Émilie-Gamelin à Montréal, l'artiste Claudine Cotton qui s'affairait malgré la température crue d'automne. Elle y avait établi une zone relationnelle de « Courtage-Temps » et offrait cette proposition temporelle vécue en partage, comme « un transfert possible d'action(s) de "personne à personne" ». Elle faisait don de cette poésie vivante sous la forme d'un billet mimant celui des correspondances du transport en commun...
- 2 « In the Days of the Comet », *British Art Show 7*, Hayward Gallery, Londres, du 16 février au 17 avril 2011.
- 3 Les expositions et la programmation de *TraficArt*, « Les formes du temps », ont pris place à Saguenay du 26 août au 30 octobre 2010.
- 4 Cf. Nicole Gingras, « Georges Didi-Huberman », *Critique d'art*, n° 20, automne 2002.
- 5 N. Gingras, extraits du livret *TraficArt 2010 : Les formes du temps*.
- 6 Les lieux d'exposition et d'art vivant étaient Séquence, Le Lobe, Espace Virtuel, la Bibliothèque et le Hangar du Vieux-Port.
- 7 Daniel Olson et Anne-Françoise Jacques en performance, « La sœur de Salomé », une chorégraphie de Robert Racine pour Louise Bédard, les concerts de Carol Dallaire, celui de Vida Simon et Christian Richer, « Léopold », en complicité avec des ouvriers sur la piste cyclable ainsi que cette étonnante « Convocation des MD », phase locale selon un calendrier évolutif jusqu'en 2018 orchestrée par l'unique Jean-Jules Soucy, étaient de la programmation des *Formes du temps*.
- 8 Gilles Sénéchal, « Mot du directeur », livret *TraficArt 2010 : Les formes du temps*.

PHOTOS : PAUL LITHERLAND, sauf mention contraire.



Jean-Pierre Gauthier, *Pentacles imbriqués*.